

8 - Undine

Benjamin Pelletier

Numéro 325, janvier 2021

Nos meilleurs films de 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95624ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

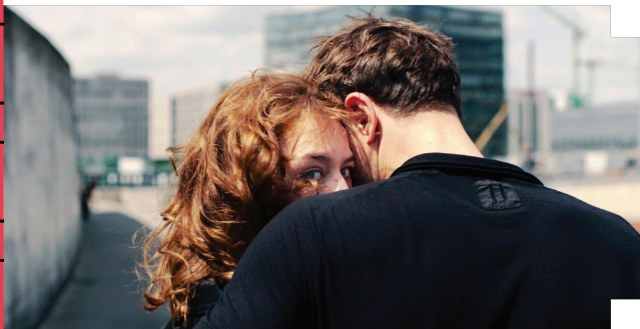
Pelletier, B. (2021). Compte rendu de [8 - Undine]. *Séquences : la revue de cinéma*, (325), 10–10.

8 Undine

BENJAMIN PELLETIER

La transposition du mythe germanique de la nymphe Ondine dans un Berlin moderne, dans laquelle se tisse une relation énigmatique entre un scaphandrier et une conférencière en urbanisme au cœur brisé, s'est avérée être une proposition assez bluffante pour plusieurs cinéphiles. Pour son œuvre *Undine*, la retenue que déploie Christian Petzold face aux émotions de ses personnages, ces élans romantiques qui ne jaillissent que très rarement à l'écran, s'aligne pourtant parfaitement avec la démarche de ses deux

films précédents; le pathos se révèle lentement mais sûrement, s'épluchant graduellement jusqu'à nous frapper de plein fouet par des gestes des plus simples (pensons à la dernière scène de *Phoenix*). Avec *Undine*, le cinéaste allemand entretient le même rapport distancié avec le conte fantastique qu'il a eu, dans *Transit*, avec la science-fiction dystopique. Un récit d'une ambition folle finit par émerger de cette mise en scène élégante et tout en douceur, dans lequel Petzold rallie identités mythologiques et historiques (plusieurs discours sur l'histoire architecturale de Berlin y sont insérés par l'entremise de la fantastique Paula Beer), ajoutant une densité énorme à cette trame narrative intime pleine de mystère. Franz Rogowski, qui avec Beer composait également le tandem central de *Transit*, évoque la présence d'écran d'un jeune Joaquin Phoenix; presque malgré nous, ensorcelés à notre insu, il nous devient impossible de détourner les yeux du duo. Tout comme le personnage de Christoph, le spectateur se retrouve progressivement engouffré par le poids de l'amour et de l'histoire, épris de cet objet magnifique dans lequel il devient fort séduisant de se perdre. ▲

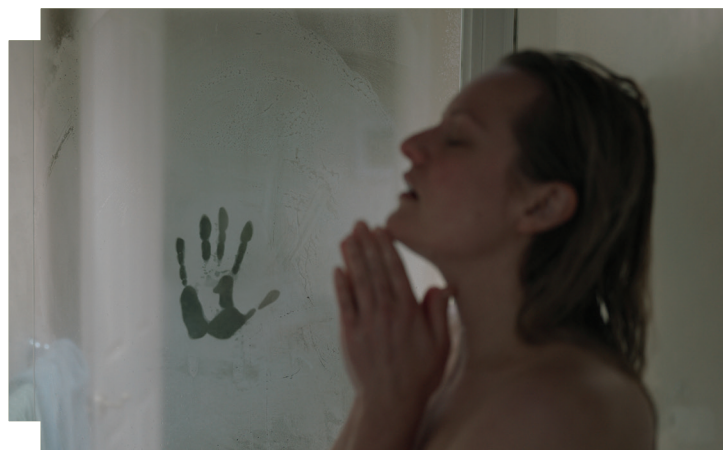


7 The Invisible Man

JASON BÉLIVEAU

Aux autorités concernées, prenez des notes: voici comment on actualise une franchise d'horreur. Après le catastrophique *The Mummy* (Alex Kurtzman, 2017), voici *The Invisible Man*, une refonte inattendue et diablement efficace de la franchise des studios Universal, entamée en 1933 avec Claude Rains dans le rôle-titre. Parlant de la Universal, Hitchcock se terre ici dans les coins, celui de la scène de la douche de *Psycho* (l'affiche du film semble y faire allusion), de cette intimité de la femme refusée par l'œil de la caméra. L'idée est poussée à son paroxysme, l'invisible (l'ex violent refusant le rejet) révélant l'angoisse dans laquelle sont condamnées à vivre les prisonnières de relation toxique. Le traumatisme est constant, profondément ancré dans la psyché, indélégeable. Il suffit donc de filmer une pièce vide pour provoquer chez le spectateur des palpitations. Et presque aucun voyeurisme dans ce troisième film de Whannell, après *Insidious: Chapter 3* et *Upgrade*; à l'ère des réseaux sociaux panoptiques, être dans l'incapacité de voir est autant, voire plus, frustrant (et incohérent) que d'être vu à son insu.

Cette volte-face dans l'identification, de la personne qui regarde à celle qui est regardée, est exécutée avec un savoir-faire que nous voyons rarement dans le cinéma de genre américain. Mais l'ensemble demeurerait conceptuel s'il n'était pas incarné avec ferveur et sang-froid par Elisabeth Moss, dans le rôle de Cecilia, survivante rappelant le trope



du cinéma d'horreur de la *final girl*, de Sally Hardesty (*Texas Chainsaw Massacre*) à Sidney Prescott (*Scream*), mais d'une profondeur psychologique inégalée, alors que son entourage est convaincu qu'elle sombre dans la folie. Le film est-il toujours crédible dans ses pirouettes scénaristiques? Pas du tout. Mais *The Invisible Man* nous prouve que les monstres d'antan, de cet homme invisible au loup-garou (que Whannell adaptera bientôt avec Ryan Gosling), ne cesseront jamais d'être de fascinants vecteurs du pire qui nous habite. Et qui nous hante. ▲